

## Leçon 8

### Matthieu 15-17

On a souvent fait remarquer que Matthieu ne suit pas un ordre chronologique dans ses premiers chapitres. Mais à partir du chap. 14 et jusqu'à la fin de l'Évangile, l'auteur rapporte les événements généralement dans l'ordre où ils se sont succédés.

#### Qu'est-ce qui est pur ou impur ? (15.1-20)

Les pharisiens et les scribes poursuivaient inlassablement leurs efforts pour piéger le Sauveur. Une délégation spéciale vint de Jérusalem et accusa ses disciples d'impureté rituelle pour avoir mangé sans s'être lavés les mains, transgressant ainsi la tradition des anciens. Pour estimer cet incident à sa juste valeur, nous devons d'abord comprendre ce que recouvrait la notion de pur et d'impur, et ce que les pharisiens entendaient par « se laver ».

La conception du pur et de l'impur s'enracine dans l'A.T. L'impureté dont les disciples furent accusés était purement rituelle. Lorsque, par exemple, une personne touchait un mort ou mangeait certains aliments, elle contractait une souillure bien définie : elle n'était plus rituellement en mesure d'offrir un culte à Dieu. Avant de pouvoir s'approcher de Dieu, elle devait se plier à certains rites de purification prescrits par la loi.

Mais les anciens avaient ajouté une tradition aux rites de purification. Ils insistaient notamment pour que le Juif, avant de manger, respecte une procédure de purification en se lavant, non seulement les mains, mais aussi les bras jusqu'aux coudes. S'il avait fait son marché, il devait prendre un bain rituel. Donc, les pharisiens critiquent ainsi les disciples pour n'avoir pas observé dans le détail les ablutions prescrites par la tradition juive.

Le Seigneur Jésus déclara alors à ses interlocuteurs qu'ils transgressaient, eux, le commandement de Dieu et non simplement la tradition des anciens. La loi ordonnait aux hommes d'honorer leurs parents, ce qui incluait éventuellement une assistance financière. Mais les scribes et les pharisiens (et beaucoup d'autres) ne voulaient pas dépenser de l'argent pour l'entretien de leurs parents âgés. Ils avaient donc imaginé une tradition qui leur permettait d'échapper à leurs responsabilités. Lorsqu'ils étaient sollicités pour venir en aide à leur père ou à leur mère, il leur suffisait de prononcer les mots suivants : « Tout l'argent que je possède et qui aurait pu servir à votre soutien financier a été consacré à Dieu ; je ne puis donc pas vous le donner. » Cette formule récitée, ils étaient dégagés de leurs obligations filiales. En suivant cette tradition tortueuse, ils annulaient la Parole de Dieu qui leur commandait de prendre soin de leurs parents.

En déformant astucieusement les mots, ils accomplissaient la prophétie d'Ésaïe 29.13. Ils professaient honorer Dieu des lèvres, mais leurs coeurs étaient éloignés de lui. Leur culte n'avait aucune valeur parce qu'ils accordaient la priorité à la tradition des hommes plutôt qu'à la Parole de Dieu.

S'adressant alors à la foule, Jésus fit une déclaration d'une portée considérable : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais plutôt ce qui en sort. » Nous ne pouvons pas imaginer à quel point cette affirmation était révolutionnaire. D'après le code Lévitique, ce qui entrait dans la bouche

souillait effectivement l'homme. Il était interdit aux Juifs de manger de la viande d'animaux qui ne ruminait pas et qui avaient le pied fourchu. Ils n'avaient pas le droit non plus de manger d'animal aquatique qui n'ait ni nageoires ni écailles. Dieu avait donné des instructions très précises sur les aliments purs et impurs.

Mais voilà que le législateur divin fraye la voie à l'abrogation de tout le système d'impureté rituelle. Il déclare que la nourriture que les disciples ont mangée sans se laver les mains ne les a pas rendus impurs. La véritable cause d'impureté, c'est l'hypocrisie des pharisiens et des scribes.

Quand les disciples rapportèrent à Jésus que les pharisiens avaient été scandalisés par ses propos, Il leur répondit en comparant les pharisiens à des plantes qui n'ont pas été plantées par Dieu. Ils sont l'ivraie et non le bon grain. À la fin du monde, ils seront déracinés, c.-à-d. détruits, en même temps que leurs doctrines. Le Seigneur ajouta : Laissez-les : ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Tout en professant faire autorité dans les matières spirituelles, ils étaient aveugles aux réalités de l'Esprit, comme l'étaient d'ailleurs les gens qu'ils conduisaient. Immanquablement, meneurs et suiveurs tomberont dans une fosse.

Les disciples étaient sans aucun doute bouleversés par ce complet revirement de l'enseignement admis jusqu'alors à propos de ce qui est pur et impur. C'était pour eux comme une parabole, un récit obscur et voilé. En demandant une explication, Pierre exprima tout haut ce que les autres pensaient tout bas.

Le Seigneur commença par exprimer son étonnement devant leur lenteur à comprendre. Puis Il leur dit que la véritable impureté est morale, et non physique. Les aliments comestibles ne sont en soi ni purs ni impurs. D'ailleurs, aucune chose matérielle n'est intrinsèquement mauvaise. C'est l'abus qui est néfaste. Ce que l'homme mange entre dans la bouche, va dans le ventre pour y être digéré, puis tout ce qui n'a pas été assimilé est jeté dans les lieux secrets. Son être moral n'est pas affecté par ce qu'il mange, seul son corps l'est.

Nous savons, nous, que « tout ce que Dieu a créé est bon, et que rien ne doit être rejeté, pourvu qu'on le prenne avec actions de grâces, parce que tout est sanctifié par la Parole de Dieu et par la prière » (1 Ti 4.4, 5). Le texte ne parle évidemment pas des plantes toxiques, mais des aliments propres à la consommation. Ils sont tous bons et doivent être pris avec actions de grâces. Il se peut que quelqu'un soit allergique à telle nourriture ou ne supporte pas telle autre ; qu'il n'en mange pas. Mais en général, nous pouvons manger avec l'assurance que Dieu utilise ces aliments pour nourrir notre corps.

Si les aliments ne souillent pas l'homme, qu'est-ce qui le souille ? Voici la réponse de Jésus : Ce qui sort de la bouche vient du coeur, et c'est ce qui souille l'homme. Le coeur ne désigne pas ici l'organe qui fait circuler le sang, mais le siège de toutes les motivations et de tous les désirs de la nature humaine corrompue. Les pensées impures inspirent des paroles impures qui, à leur tour, se traduisent en actes mauvais. Parmi les choses qui souillent l'homme, Jésus évoque les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, la débauche, les vols, les faux témoignages et les calomnies.

Les pharisiens et les scribes observaient scrupuleusement et de manière ostentatoire le rituel du lavement des mains. Mais leur être intérieur était souillé. Ils surestimaient l'accessoire et sous-estimaient l'important. Ils se permettaient de reprocher aux disciples leur manquement à l'égard d'une tradition non inspirée, tout en complotant la mort de Fils de Dieu et en se rendant coupables de tous les péchés énumérés au v. 19.

## La foi d'une païenne (15.21-28)

Jésus se retira dans le territoire de Tyr et de Sidon, sur la côte méditerranéenne. Pour autant qu'on le sache, c'est la seule fois durant son ministère public où Jésus se trouve en dehors du territoire juif. Là, en Phénicie, une femme cananéenne le supplie de guérir sa fille, tourmentée par un démon.

Il est important de comprendre que cette femme n'est pas juive, mais païenne. Elle descend des Cananéens, un peuple immoral que Dieu avait voué à la destruction totale. Par suite de la désobéissance d'Israël, certains avaient survécu à l'invasion du pays de Canaan sous Josué, et cette femme faisait partie de leurs descendants. Étant païenne, elle ne jouissait pas des privilèges accordés par Dieu au peuple élu. Elle était étrangère, sans espérance. Par sa position, elle ne pouvait prétendre à rien devant Dieu ou devant son Messie. S'adressant à Jésus, elle l'appelle Seigneur, Fils de David, un titre dont les Juifs se servaient pour désigner le Messie. Jésus était bien le Fils de David, mais que la femme païenne ait reconnu son titre ne lui donnait en aucune manière le droit de l'approcher. C'est pourquoi Il ne répondit pas tout de suite.

Ses disciples s'approchèrent, et lui dirent avec instance : Renvoie-la ! Elle était une gêne, un obstacle pour les disciples, mais pour Jésus, elle était un bel exemple de foi et le moyen de faire resplendir sa grâce. Mais il fallait d'abord qu'Il éprouve sa foi et qu'Il l'épure. Il lui déclara d'abord que sa mission était en faveur des brebis perdues de la maison d'Israël, non en faveur des païens, et encore moins en faveur des Cananéens. Mais ce refus apparent ne la découragea pas. Mettant de côté le titre Fils de David, elle se prosterna devant lui et lui dit : Seigneur, secours-moi ! Si elle ne pouvait venir à lui comme un Juif devant le Messie, elle pouvait toujours s'approcher comme une créature devant son Créateur.

Pour éprouver plus profondément la réalité de sa foi, Jésus lui dit qu'il n'était pas bien de détourner le pain des enfants juifs pour le donner à des chiens païens. Ces paroles nous paraissent très dures, sachons cependant qu'à l'image du bistouri d'un chirurgien, elles ne cherchaient pas à blesser mais à guérir. Elle était païenne. Les Juifs considéraient les païens comme des chiens malfaisants, rôdant dans les rues à la recherche de restes de nourriture. Jésus adoucit cependant l'image en utilisant un mot plus rare traduit par petits chiens. Jésus voulait voir si cette femme était prête à reconnaître qu'elle ne méritait pas même la plus petite de ses faveurs.

La Cananéenne lui donne une réponse sublime. Elle approuve entièrement sa description. S'identifiant vraiment à une païenne indigne, elle s'en remet à sa miséricorde, à son amour et à sa grâce. Elle dit en substance : « Tu as raison ! Je ne suis que l'un de ces petits chiens méprisables. Mais j'ai remarqué que des miettes tombent parfois de la table. Ne me laisserais-tu pas prendre ces quelques restes ? Je ne suis pas digne que tu guérisses ma fille, mais je te supplie de le faire pour une de tes créatures qui ne mérite rien. »

Jésus la loua pour sa grande foi. Tandis que les enfants incrédules méprisaient le pain, cette païenne, qui s'identifiait à un chien, l'implorait pour en avoir. Sa foi fut récompensée par la guérison instantanée de sa fille. Le fait que le Seigneur guérit cette enfant à distance fait penser à son ministère présent à la droite de Dieu : Il accorde la guérison spirituelle aux païens alors que son ancien peuple est momentanément rejeté en tant que nation.

### **Jésus guérit de grandes foules (15.29-31)**

Marc (7.31) nous apprend que Jésus quitta Tyr, se dirigea vers Sidon au nord, puis obliqua vers l'est, franchit le Jourdain et descendit vers le sud en traversant la Décapole. Là, près du lac de Galilée, Il guérit des boiteux, des aveugles, des muets, des estropiés et bien d'autres malades. La foule admirative glorifiait le Dieu d'Israël. On peut raisonnablement supposer que Jésus se trouvait alors dans un environnement païen. En effet, les habitants de la région, qui associaient Jésus et ses disciples à Israël, avaient déduit à juste titre que le Dieu d'Israël était à l'oeuvre parmi eux.

### **Jésus nourrit 4 000 hommes (15.32-39)**

Des lecteurs superficiels (ou critiques) ont confondu cette multiplication des pains avec celle opérée en faveur des 5 000 hommes, et ont accusé la Bible de répétition, de contradiction et d'erreurs de calcul. En fait, les deux épisodes sont tout à fait distincts et se complètent au lieu de se contredire.

Après avoir suivi le Seigneur pendant trois jours, la foule avait épuisé ses réserves alimentaires. Or, Jésus ne voulait pas les laisser partir à jeun, de crainte que beaucoup ne soient pris de faiblesse en chemin. À nouveau, les disciples sont frustrés devant une tâche impossible pour nourrir une telle multitude. Ils disposaient cette fois de sept pains et de quelques petits poissons.

Comme dans le cas des 5 000, Jésus fit asseoir les gens, rendit grâce, rompit les pains et les poissons, et les donna à ses disciples pour qu'ils les distribuent. Il attend d'eux qu'ils fassent leur possible, puis Il intervient et accomplit ce qui leur est impossible. Quand les gens furent rassasiés, il resta sept corbeilles pleines du surplus. Le nombre des personnes nourries s'élevait à 4 000 hommes, sans les femmes et les enfants. Dans le chapitre suivant, nous verrons que le nombre des personnes bénéficiaires des deux multiplications a une signification (16.8-12). Il en est ainsi pour chaque détail du récit biblique.

Après avoir congédié la foule, le Seigneur se rendit en barque à Magdala, sur la rive occidentale de la mer de Galilée.

### **Jésus et les chefs religieux (16.1-12)**

Les pharisiens et les sadducéens s'opposaient habituellement sur les sujets théologiques et défendaient deux doctrines extrêmes. Mais leur hostilité mutuelle fit place à une étroite coopération pour prendre au piège le Sauveur. Pour le mettre à l'épreuve, ils lui demandèrent de leur montrer un signe venant du ciel. Par un biais qui nous échappe quelque peu, ils essayaient d'entraîner Jésus sur un terrain où Il risquait de se compromettre. En précisant un signe venant du ciel, ils laissaient peut-être sous-entendre que les autres miracles ne venaient pas du ciel. En outre, ceux-ci avaient tous été opérés sur la terre ; peut-être ses adversaires voulaient-ils savoir si Jésus était également capable d'accomplir des miracles dans le ciel visible.

Jésus leur répondit en restant sur le thème du ciel. Quand ils voyaient le ciel rouge le soir, ils préoyaient du beau temps pour le lendemain. Ils savaient aussi qu'un ciel rouge sombre le matin laissait présager une tempête pour la journée. Ils savaient interpréter l'aspect du ciel, mais pas les signes des temps. Quels étaient ces signes ? Le prophète qui avait annoncé la venue du Messie était apparu dans la personne de

Jean-Baptiste. Les miracles qu'on attendait du Messie, et que personne d'autre n'avait jamais opérés, avaient été réalisés devant eux. Un autre signe était le rejet du Messie par les Juifs et l'annonce de l'Évangile aux païens, selon les prophéties. Malgré ces preuves irréfutables, ils n'avaient pas conscience que l'Histoire se faisait sous leurs yeux et que les prophéties s'accomplissaient.

En demandant un signe alors que le Messie lui-même se tenait au milieu d'eux, les pharisiens et les sadducéens révélaient leur appartenance à une génération méchante et adultère, spirituellement parlant. Il ne leur sera donné d'autre miracle sinon celui de Jonas. Comme nous l'avons expliqué dans le commentaire sur Mt 12.39, il s'agit de la résurrection de Christ le troisième jour. Une génération méchante et adultère crucifiera le Messie, mais Dieu le ressuscitera d'entre les morts. Ce sera un signe de malédiction pour tous ceux qui refusent de se soumettre à lui, le juste Juge.

Le paragraphe se termine par ces mots inquiétants pour les adversaires de Jésus : Puis Il les quitta et s'en alla. Tout lecteur peut tirer les conclusions spirituelles de ces paroles.

En rejoignant Jésus sur l'autre bord du lac, les disciples avaient oublié de faire provision de pain. Aussi, lorsque le Seigneur les mit en garde contre le levain des pharisiens et des sadducéens, ils crurent qu'Il leur demandait de ne pas aller acheter des aliments auprès de ces chefs juifs. La question du pain les préoccupait tellement qu'ils cherchaient un sens naturel et matériel aux paroles de Jésus, alors que ce dernier leur avait adressé un avertissement spirituel.

Bien que Celui qui avait nourri d'abord les 5 000, puis les 4 000 soit présent, les disciples se souciaient encore du manque de pain. Jésus leur rappela donc les deux multiplications miraculeuses, qui nous enseignent une curieuse arithmétique divine et nous montrent les ressources inépuisables de Dieu : moins Jésus avait de nourriture à sa disposition, plus Il nourrissait de personnes, et plus il y avait de restes. Avec seulement cinq pains et deux poissons, Il nourrit plus de 5 000 hommes, et il resta 12 paniers pleins. Avec davantage de pains et de poissons, Il donna à manger seulement à 4 000 hommes, et on emporta sept corbeilles de restes. Si nous mettons à sa disposition nos moyens limités, Il peut les multiplier en proportion inverse de leur importance. « Quand Dieu est là, le peu devient beaucoup. »

Ici, les restes furent rassemblés dans des corbeilles, un mot différent de celui utilisé dans le récit des 5 000. Dans ce cas, on considère que les corbeilles étaient plus grandes que les paniers, mais la leçon reste valable. Pourquoi nous tracasser à propos de la nourriture et des autres besoins, puisque nous dépendons de Celui qui dispose d'un pouvoir infini et de ressources illimitées ?

Lorsqu'Il avait parlé du levain des pharisiens et des sadducéens, le Seigneur n'avait pas en vue le pain, mais les fausses doctrines et la mauvaise conduite ; dans Lu 12.1, le levain des pharisiens désigne l'hypocrisie. Ils déclaraient suivre les prescriptions de la loi de Dieu jusque dans les plus infimes détails, mais leur obéissance était tout extérieure et superficielle. À l'intérieur, ils étaient mauvais et corrompus. Le levain des sadducéens, c'était le rationalisme. Libres penseurs de l'époque, comme les libéraux contemporains, ils avaient miné la foi par les doutes et les négations. Ils niaient l'existence des anges et des esprits, la résurrection du corps, l'immortalité de l'âme, et le châtement éternel. Si on tolère le scepticisme, il se mélangera comme la levure dans la pâte.

## La remarquable confession de Pierre (16.13-20)

Césarée de Philippe était située à 40 km au nord de la mer de Galilée, et à env. 8 km à l'est du Jourdain. C'est là, quand Jésus visita les villages environnants (Mc 8.27), que se situe un événement qui marque l'apogée de son ministère didactique. Jusqu'alors, Il avait amené ses disciples à discerner peu à peu sa véritable personnalité. Cette tâche accomplie, le Seigneur tourne sa face, maintenant, résolument vers la croix.

Il interroge d'abord ses disciples pour savoir à qui les autres l'identifient. Les réponses vont de Jean-Baptiste à Élie en passant par Jérémie ou l'un des prophètes. Pour le commun des mortels, Il est un parmi d'autres : bon, mais pas le meilleur ; grand, mais pas le plus grand ; un prophète, mais pas le prophète. Ce point de vue n'est pas tolérable. Sous l'apparence de la louange, il condamne Jésus. Si Jésus n'est qu'un homme commun, Il est un imposteur puisqu'Il a affirmé être égal avec Dieu le Père. Il demande alors à ses disciples de dire qui Il est, selon eux. Cette question directe amène Simon Pierre à faire cette confession historique : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. En d'autres mots, pour les disciples, Jésus est le Messie d'Israël et le Fils de Dieu.

Le Seigneur prononce une bénédiction sur Simon, fils de Jonas. Si ce pêcheur en est arrivé à cette perception, ce n'est ni en raison de son intelligence, ni en raison d'une sagesse naturelle ; elle lui a été révélée d'une manière surnaturelle par Dieu le Père. Mais le Fils a, lui aussi, quelque chose d'important à révéler à Pierre. Jésus ajouta : Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur ce roc je bâtirai mon Église, et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. Nous le savons, ce verset a suscité plus de controverses que n'importe quel autre verset du N.T. La question est de savoir à qui ou à quoi s'applique le mot roc. La difficulté vient du fait qu'en grec, le nom « Pierre » et le mot « roc » sont semblables, mais leurs sens sont néanmoins différents. Pétrós désigne une pierre, une roche, tandis que pétra indique un rocher. En somme, Jésus disait : « Tu es une pierre (pétrós), et sur ce rocher (pétra), je bâtirai mon Église. » Il affirmait vouloir édifier son Église non sur une pierre, mais sur un rocher.

Si ce n'est pas Pierre, qui est ce roc ? Le contexte fournit la réponse : c'est sur la confession de Pierre selon laquelle Christ est le Fils du Dieu vivant, que l'Église est bâtie. Le passage d'Ep 2.20 enseigne que l'Église est érigée sur Jésus-Christ, la Pierre d'angle. En affirmant que nous sommes édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Paul ne veut pas dire que notre foi repose sur ces hommes, mais sur leur enseignement concernant le Seigneur Jésus-Christ.

Dans 1 Co 10.4, Christ est présenté comme le Rocher. Voici ce que Morgan dit à ce propos : Souvenez-vous que Christ s'adressait à des Juifs. Si nous recherchons dans les Écritures hébraïques tous les emplois figurés du mot « rocher », nous constatons qu'il ne désigne jamais l'homme, mais toujours Dieu. Par conséquent, les paroles prononcées à Césarée de Philippe ne signifient nullement que l'Église reposerait sur Pierre. Jésus ne joue pas avec les figures de style. Il conserve au mot « roc » son sens symbolique vétéro-testamentaire, celui de l'image de la Divinité. Jésus déclare en fait : « C'est sur Dieu lui-même – Christ, le Fils du Dieu vivant – que Je bâtirai mon Église. »

Pierre ne s'est jamais considéré comme le fondement de l'Église. À deux reprises (Ac 4.11, 12 ; 1 Pi 2.4-8), il déclare que Christ est la Pierre, mais dans ces textes, l'image est différente ; il s'agit de Christ comme pierre angulaire, et non comme fondation.

Je bâtirai mon Église. C'est la première mention de l'Église dans la Bible. L'Église n'existait pas dans l'A.T. Encore à venir quand Jésus prononça ces paroles, l'Église, composée de tous ceux qui croient vraiment au Christ, qu'ils soient Juifs ou païens, est née le jour de la Pentecôte. Société distincte, connue comme le corps et l'épouse de Christ, elle a seulement une vocation et une destinée célestes.

Les portes du séjour des morts ne prévaudront pas contre elle. Cette affirmation peut donner lieu à deux interprétations. Selon la première, les portes du séjour des morts sont décrites comme échouant constamment dans leurs tentatives perfides contre l'Église ; l'Église triomphera de toutes les attaques contre elle. Selon la seconde, l'Église assaille les portes du séjour des morts, qui ne peuvent résister. Dans les deux cas, le séjour des morts sera vaincu, à la fois par la transformation des croyants vivants et par la résurrection de ceux qui sont morts en Christ.

Je te donnerai les clés du royaume des cieux. Il ne s'agit pas d'une autorité que Pierre aurait reçue pour accueillir les hommes au ciel. C'est le royaume de Dieu sur terre qui est visé ici ; il inclut tous ceux qui ont fait profession d'allégeance au Roi, tous ceux qui affirment être chrétiens. Les clés parlent d'accès et d'entrée. Les clés qui introduisent dans le domaine de la foi sont suggérées dans l'ordre missionnaire de Mt 28.19, faire des disciples, baptiser et enseigner. (Le baptême n'est pas indispensable au salut, mais il constitue le rite initiatique par lequel les hommes témoignent publiquement de leur soumission au Roi.)

Pierre a utilisé pour la première fois les clés du royaume le jour de la Pentecôte. Elles ne lui ont pas été remises à lui en particulier, mais à lui en tant que représentant de tous les disciples. (Voir Mt 18.18 où la même promesse est faite pour tous.) Ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. On s'appuie sur ce passage et sur un texte similaire (Jn 20.23) pour enseigner que Pierre et ses soi-disant successeurs ont reçu l'autorité de pardonner les péchés. Nous savons que ce n'est pas le cas, puisque Dieu seul peut les pardonner.

On peut comprendre ce verset de deux façons différentes. L'une, c'est que les apôtres avaient le pouvoir de lier et de délier, pouvoir que nous n'avons plus aujourd'hui. C'est ainsi que Pierre lia sur Ananias et Saphira les péchés qu'ils avaient commis, de sorte qu'ils furent instantanément frappés de mort (Ac 5.1-10) ; Paul, lui, délia des conséquences de ses péchés le chrétien de Corinthe qui avait été mis sous discipline et s'était repenti (2 Co 2.10).

Mais ces paroles peuvent aussi signifier que tout ce que les apôtres liaient ou déliaient sur la terre avait déjà été lié ou délié dans les cieux. Dans ce cas, comme le fait remarquer Ryrie, « ce sont les cieux, et non les apôtres, qui prennent l'initiative de lier ou de délier, alors que les apôtres ne font que les annoncer. »

Le seul sens admissible aujourd'hui est celui de la déclaration. Lorsqu'un pécheur se repent sincèrement de ses péchés et reçoit Jésus-Christ comme Sauveur et Seigneur, un chrétien peut déclarer que les péchés de cette personne sont pardonnés. Lorsqu'un pécheur rejette le Sauveur, un serviteur de Dieu peut lui déclarer que ses péchés sont retenus. « Chaque fois que l'Église agit au nom du Seigneur et accomplit vraiment Sa volonté, Dieu appose Son sceau sur ses décisions ». (William Kelly)

En v. 20 une fois de plus, le Seigneur recommande à ses disciples de ne dire à personne qu'Il est le Messie. À cause de l'incrédulité d'Israël, une telle révélation n'aurait rien entraîné de bon. Au contraire, c'était risquer un soulèvement populaire pour couronner Jésus Roi, mouvement que les Romains auraient réprimé dans le sang.

### **Pierre est repris (16.21-23)**

Maintenant que les disciples ont pris conscience que Jésus est le Messie, le Fils du Dieu vivant, ils sont prêts à entendre sa première prédiction directe concernant sa mort et sa résurrection. Ils savent désormais que sa cause ne peut échouer, qu'ils sont du bon côté, qu'en dépit de tous les obstacles, le triomphe est assuré. Le Seigneur communique donc la nouvelle à des cœurs préparés. Il faut qu'il aille à Jérusalem, qu'il souffre beaucoup de la part des chefs religieux, qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour. Cette révélation était suffisante pour sonner le glas de tout mouvement. Mais il y avait aussi, heureusement, l'irrésistible « il faut qu'il ressuscite le troisième jour ». Ces paroles faisaient la différence.

Pierre est indigné à la pensée que son Maître puisse subir un tel traitement. Il le prend à part, comme pour l'empêcher de poursuivre son chemin, et proteste : « À Dieu ne plaise, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas. Cela lui attire une sévère réprimande du Seigneur. Jésus est venu dans le monde afin de mourir pour les pécheurs. La personne ou l'obstacle qui le détourne de cette voie n'est pas en harmonie avec la volonté de Dieu. C'est pourquoi le Seigneur dit à Pierre : Arrière de moi, Satan ! Tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais celles des hommes. En appelant Pierre « Satan », Jésus ne veut pas dire que l'apôtre est possédé d'un démon ou assujéti à Satan, mais que Pierre agissait et parlait comme Satan l'aurait fait, lui dont le nom signifie « adversaire ». En s'opposant à la perspective de la croix, Pierre était en scandale au Sauveur.

Tout chrétien est appelé à se charger de sa croix et à suivre le Seigneur Jésus, mais quand la croix apparaît au loin, une voix intérieure lui suggère : « À Dieu ne plaise ! Sauve-toi ! » Ce sont parfois nos bien-aimés qui cherchent à nous détourner de l'obéissance. Si cela arrive, nous devons prendre nos distances par obéissance au Seigneur Jésus.

### **L'engagement du vrai disciple (16.24-28)**

Le Seigneur expose clairement maintenant ce qu'implique le fait d'être disciple : renoncer à soi, porter sa croix, et le suivre. Renoncer à soi-même, c'est s'abandonner si complètement à la volonté du Seigneur que le « moi » n'a plus de droits. Se charger de sa croix signifie être disposé à supporter l'opprobre, la souffrance, le cas échéant le martyre, pour son nom ; c'est mourir au péché, à soi-même et au monde. Enfin, le suivre, c'est vivre comme Il a vécu, avec tout ce que cela comporte d'humilité, de pauvreté, de compassion, d'amour, de grâce et de toute autre vertu divine.

Dans les v. 25 et 26, le Seigneur révèle deux obstacles principaux sur le chemin de la consécration. Il y a d'abord la tentation naturelle de sauver sa vie, c'est-à-dire d'éviter l'inconfort, la souffrance, la solitude ou les pertes. Il y a ensuite la tentation de s'enrichir. Jésus met en garde contre le premier piège en disant que ceux qui s'accrochent à la vie dans un but égoïste ne trouvent jamais l'épanouissement. En revanche, ceux qui lui abandonnent leur vie sans réserve, quel que soit le prix à payer, ceux-là trouvent un sens à leur existence.

La seconde tentation – le désir de s'enrichir – est irrationnelle. En fait, c'est comme si Jésus disait : « Supposez qu'un homme réussisse si bien dans les affaires qu'il finisse par posséder le monde entier. Cette folle poursuite absorberait tellement son temps et son énergie qu'il passerait à côté du but essentiel de sa vie. Quel avantage lui procureront tous les biens acquis le jour où il mourra, laissant tout derrière lui et entrant les mains vides dans l'éternité ? » L'homme est sur terre pour une mission plus importante que

d'amasser de l'argent. Il est appelé à défendre les intérêts de son Roi. S'il ne le fait pas, il perd tout.

Au v. 24, Jésus avait annoncé les exigences les plus sévères. C'est d'ailleurs une caractéristique du christianisme de faire d'emblée connaître au nouveau converti ce qui l'attend. Mais par la suite, cet homme ne cessera de découvrir les trésors et les bénédictions de la foi chrétienne. Barnhouse le dit fort bien : Quand l'homme a vu tout ce qui est interdit dans les Écritures, plus rien ne peut le surprendre. Tout ce qu'il découvre par la suite dans la vie présente et dans celle à venir ne peut que lui sembler délicieux.

Aux v. 27 et 28 le Seigneur évoque alors pour les siens la gloire qui suivra ses souffrances. Il fait allusion à sa seconde venue, lorsqu'Il reviendra sur la terre avec ses anges, dans la gloire éblouissante de son Père. Alors Il récompensera ceux qui auront vécu pour lui. La seule façon d'avoir une vie réussie, c'est de la vivre dans la perspective de ce moment glorieux, en accordant la priorité à ce qui sera vraiment important alors, et en s'y consacrant de toutes ses forces.

Puis le Seigneur fait une déclaration surprenante : quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point avant qu'ils ne l'aient vu venir dans son règne. Or, tous ses disciples sont morts, et Christ n'est pas encore venu en puissance et en gloire pour régner. La difficulté disparaît si on considère les v. 1 à 8 du chapitre suivant comme une explication de cette affirmation mystérieuse. Ils décrivent ce qui s'est passé sur la montagne, lorsque Pierre, Jacques et Jean ont vu Jésus transfiguré. Ils ont eu le privilège de pouvoir contempler d'avance Jésus dans la gloire de son règne.

Nous avons des raisons de voir dans la transfiguration une anticipation de son règne. Pierre décrit cet événement futur comme « la puissance et l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ » (2 Pi 1.16). La puissance et l'avènement du Seigneur Jésus font référence à sa seconde venue. Jean évoque la même expérience sur la montagne en disant : «... et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père » (Jn 1.14).

Christ est venu la première fois dans l'humiliation ; c'est sa seconde venue qui sera en gloire. La prédiction du v. 28 s'est donc accomplie à la transfiguration : Pierre, Jacques et Jean ont contemplé le Fils de l'homme non plus comme l'humble Nazaréen, mais comme le Roi glorifié.

### **La transfiguration (17.1-8)**

Six jours après les paroles prononcées à Césarée de Philippe, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et les mena sur une haute montagne de la Galilée.

Pierre, Jacques et Jean, qui semblent avoir joui d'une intimité particulière avec le Seigneur, ont eu le privilège d'assister à la transfiguration. Jusqu'à présent, la gloire de Jésus avait été voilée par un corps de chair. Mais en cet instant-là, son visage et ses vêtements devinrent éclatants comme la lumière du soleil ; c'était une manifestation visible de sa divinité, au même titre que dans l'A.T. la nuée de feu, ou chekhinah, symbolisait la présence de Dieu.

Cette scène préfigure la gloire du Seigneur Jésus lorsqu'Il reviendra pour inaugurer son règne. Il n'apparaîtra plus comme l'Agneau du sacrifice, mais comme le Lion de Juda. Tous ceux qui le verront le reconnaîtront aussitôt comme Dieu le Fils, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs.

Moïse et Élie apparurent sur la montagne et s'entretenaient avec le Seigneur de sa mort prochaine à Jérusalem (Lu 9.30, 31). Moïse et Élie peuvent être considérés comme les représentants des saints de l'A.T. ; on peut aussi voir en Moïse le représentant de la loi, et en Élie celui des prophètes ; dans ce cas, les deux grandes parties de l'A.T. proclament les souffrances de Christ et la gloire qui s'ensuivra. On peut encore voir en Moïse, mort avant d'aller au ciel, le type de tous ceux qui entreront dans le millénium par la résurrection, et en Élie, monté au ciel sans passer par la mort, le type des croyants qui ne mourront pas mais entreront dans le millénium par la transformation de leur être.

Pierre, Jacques et Jean représentent en quelque sorte les saints du N.T. Ils peuvent aussi préfigurer le reste fidèle d'Israël qui sera en vie lors du retour de Christ, et qui entrera avec lui dans le royaume.

La multitude qui se tient au pied de la montagne (v. 14 ; cf. Lu 9.37) a été assimilée aux nations qui jouiront des bénédictions du règne de Christ pendant 1 000 ans.

Pierre fut bouleversé par cet événement ; il avait le sentiment qu'une page importante de l'Histoire s'écrivait sous ses yeux. Dans son désir de fixer ces moments éblouissants, il suggéra impulsivement d'ériger trois tentes, une pour Jésus, une pour Moïse et une pour Élie. Il avait raison de mentionner Jésus en premier, mais il avait tort de ne pas lui accorder la prééminence. Jésus n'est pas un parmi d'autres égaux, mais le Seigneur de tous. Pour leur faire comprendre cette vérité, Dieu le Père les couvrit tous d'une nuée lumineuse et dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le ! Dans le royaume, Christ aura la position de monarque suprême, Celui dont la Parole sera l'ultime autorité. Elle doit déjà faire autorité actuellement dans le cœur de ses disciples.

Abasourdis, effrayés par ce nuage de gloire et par la voix divine, les disciples tombèrent sur leur face. Mais Jésus les invita à se relever et les rassura. Levant alors les yeux, ils ne virent que Jésus seul. Ainsi en sera-t-il dans le royaume : le Seigneur sera « toute la gloire du pays d'Emmanuel. »

### **À propos du précurseur (17.9-13)**

En descendant de la montagne, Jésus donna à ses disciples l'ordre de garder le silence sur ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce qu'il soit ressuscité des morts. À l'affût de quiconque aurait pu les délivrer du joug romain, les Juifs l'auraient certainement accueilli pour les libérer de Rome, mais ils ne voulaient pas de lui pour les libérer du péché. Pour des raisons pratiques, Israël avait rejeté son Messie ; il était donc inutile de révéler aux Juifs cette vision de la gloire messianique. Après la résurrection, le message serait proclamé dans le monde entier.

Les disciples avaient eu un aperçu de ce que serait la venue de Christ avec puissance et gloire. Mais son précurseur n'était pas encore apparu. Or Malachie avait annoncé qu'Élie devait venir avant la venue du Messie (Mal 4.5, 6) ; aussi les disciples interrogèrent-ils le Maître à ce sujet. Le Seigneur confirma qu'Élie devait venir en premier comme réformateur, et leur expliqua qu'Élie était déjà venu. Il faisait allusion à Jean-Baptiste (v. 13). Jean n'était pas Élie (Jn 1.21), mais il était venu « avec l'esprit et la puissance d'Élie » (Lu 1.17). Si Israël avait accueilli Jean – et son message – celui-ci aurait, selon la prophétie, joué le rôle d'Élie (Mt 11.14). Mais les Juifs ne discernèrent pas la portée de son ministère, et le traitèrent comme ils voulurent. La mort de Jean fut un signe annonciateur de ce qu'ils feraient subir au Fils de l'homme. Israël avait rejeté le précurseur ; il allait aussi rejeter le Roi. Après cette explication de Jésus, les disciples comprirent qu'il leur parlait de Jean-Baptiste.

Tout porte à croire qu'avant la seconde venue de Christ, un prophète surgira pour préparer Israël à l'arrivée de son Roi. Sera-ce Élie en personne, ou quelqu'un d'autre avec une mission semblable, nul ne peut le dire.

### **Le rôle de la prière et du jeûne dans le service (17.14-21)**

La vie n'est pas faite que de sommets. Aux moments d'exaltation spirituelle succèdent les heures et les jours où il faut travailler dur et se dépenser sans compter. Il arrive un moment où il faut redescendre de la montagne pour rencontrer dans la vallée nos semblables avec leurs besoins. Au pied de la montagne, un père dans une grande détresse attendait le Sauveur. Il vint se jeter à genoux devant lui et le supplia de tout son coeur de guérir son fils possédé d'un démon. À cause de ses violentes crises d'épilepsie, il tombait souvent dans le feu et souvent dans l'eau. Par conséquent, outre sa maladie proprement dite, le garçon était couvert de brûlures et avait failli plusieurs fois se noyer. On pourrait reconnaître en lui l'exemple type des souffrances infligées par Satan, le plus cruel des despotes.

Le père avait d'abord cherché de l'aide auprès des disciples, mais ce fut pour apprendre à ses dépens qu'il est vain d'espérer du secours de la part de l'homme. Les disciples, impuissants, n'avaient pu guérir l'enfant. Le reproche : Race incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous supporterez-vous ? s'adresse aux disciples. Ils n'avaient pas eu la foi pour guérir le fils malade ; à cet égard, ils étaient comme un échantillon du peuple juif d'alors : incrédule et pervers. Dès que l'épileptique fut amené à Jésus, Celui-ci parla sévèrement au démon, et l'enfant fut guéri instantanément.

Déconcertés par leur manque de puissance, les disciples demandèrent en privé à Jésus de leur en expliquer la raison. La réponse jaillit : à cause de l'incrédulité. S'ils avaient eu la foi de la taille d'un grain de sénevé (la plus petite des graines), ils auraient pu ordonner à une montagne de se jeter dans la mer, et elle l'aurait fait. Il faut évidemment préciser que la foi authentique doit se fonder sur un commandement ou une promesse de Dieu. Vouloir accomplir quelque tour de force spectaculaire pour satisfaire un caprice personnel n'est pas de la foi, mais de la présomption. En revanche, si Dieu guide un chrétien dans une certaine direction ou exprime un ordre, cet homme peut avoir la plus totale confiance que des montagnes de difficultés seront ôtées. Rien n'est impossible à celui qui croit.

### **Jésus prépare ses disciples à l'idée de sa trahison (17.22, 23)**

Puis, le plus naturellement du monde, Jésus avertit à nouveau ses disciples qu'il sera mis à mort. Mais Il ajoute, encore une fois, la note de victoire qui accompagnera cette mort : le troisième jour, Il ressuscitera. S'il ne les avait pas préparés d'avance à l'idée de sa mort, ils auraient sans aucun doute été complètement désespérés à ce moment-là. Une mort dans la honte et la souffrance était incompatible avec leur conception du Messie. À la pensée que leur Maître allait les quitter et qu'il serait tué, les disciples furent très attristés. Ils avaient bien entendu l'annonce de sa passion, mais il semble qu'ils n'aient pas relevé la promesse de sa résurrection.

### **Qui paie les impôts ? (17.24-27)**

À Capernaüm, ceux qui percevaient l'impôt du temple demandèrent à Pierre si son Maître payait la somme exigée de tout Juif pour participation aux frais du service religieux dans le temple. Oui, acquiesça

Pierre. Le disciple un peu trop prompt avait sans doute voulu éviter que cette question embarrassante soit posée à Jésus. Ce qui suit révèle l'omniscience du Seigneur. Quand Pierre rentra à la maison, et avant même qu'il ait pu raconter ce qui s'était passé, Jésus lui adressa la parole : Que t'en semble, Simon ? Les rois de la terre, de qui perçoivent-ils des tributs ou des impôts ? De leurs fils, ou des étrangers ?

Replaçons cette question dans le contexte de l'époque. Un roi prélevait sur ses sujets les impôts pour ses propres besoins et ceux de sa parenté, mais il en exemptait celle-ci. Dans nos pays, tous les citoyens, y compris les dirigeants et leurs familles, sont assujettis à l'impôt. En disant que les rois percevaient les impôts des étrangers, Pierre répondait juste.

Jésus en tira la conclusion logique : les fils en sont donc exempts. Or, puisque le temple était la maison de Dieu et qu'Il était, lui, le Fils de Dieu, verser l'impôt pour l'entretien du temple, c'était payer les taxes qui lui revenaient de droit. Toutefois, pour éviter de scandaliser inutilement les percepteurs, le Seigneur accepta de payer cet impôt. Mais où trouverait-Il la somme nécessaire ? Aucun texte ne laisse supposer que Jésus ait jamais eu de l'argent sur lui. Aussi envoya-t-Il Pierre à la mer de Galilée en lui demandant de ramener le premier poisson qu'il attraperait. Dans sa bouche, le disciple trouva un statère, qui représentait la somme suffisante pour payer à la fois son dû et celui de Jésus.

Ce miracle étonnant, rapporté avec une grande sobriété, démontre clairement l'omniscience de Jésus. Il savait, entre tous les poissons de la mer de Galilée, lequel avait un statère dans sa bouche. Il savait où était ce poisson ; Il savait aussi que ce serait le premier pêché par Pierre.

Si la question soulevée avait porté atteinte à un principe divin, Jésus n'aurait pas accepté de payer. Mais, pour lui, cette affaire n'avait aucune incidence morale ; c'est pourquoi Il préféra s'acquitter plutôt que de scandaliser. En tant que croyants, nous sommes libres à l'égard de la loi. Pourtant, dans des domaines qui n'affectent pas des principes moraux, nous devons respecter la conscience des autres, et éviter de faire quoi que ce soit qui puisse les blesser.